

Métier : professeur de cinéma Paul Warren

Benoît Mendreshora

Volume 9, numéro 2, décembre 1989, février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

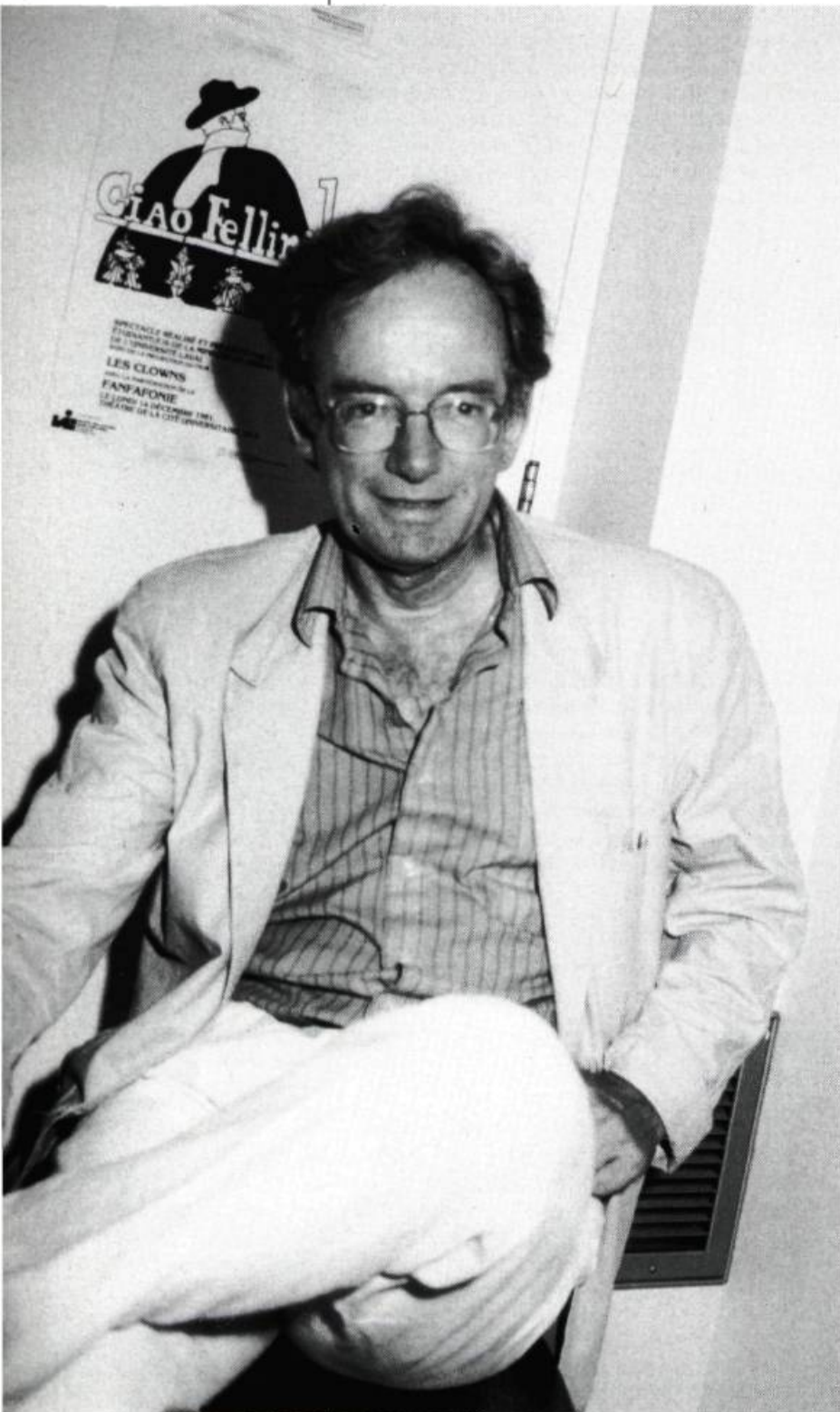
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mendreshora, B. (1989). Métier : professeur de cinéma : Paul Warren. *Ciné-Bulles*, 9(2), 44–47.



Paul Warren (Photo : Iolande Jolicoeur)

**« Les meilleurs individus
ce sont les convertis,
ce sont les plus
passionnés. »**

Paul Warren

par Benoît Mendreshora

Université Laval. Pavillon De Koninck. Sixième étage. Un bureau sur les murs duquel se côtoient affiches, photographies, dessins et souvenirs. En promenant notre regard tout autour, il est impossible d'éviter un curieux dessin posé là, sur le mur à côté du bureau. C'est une caricature de Paul Warren. Sa tête surmonte le corps de King Kong. Il se tient debout, chacune de ses jambes est posée sur l'une des Tours de l'Éducation, édifices voisins que l'on peut voir par la fenêtre dans un jeu d'illusion qui ne peut nous empêcher d'imaginer sa signification profonde. La fiction dépasse la réalité, la bête surplombe le campus en tenant dans ses mains, non pas des avions qui l'attaquent ou la belle Fay Wray, mais le livre **Movie Made America** de Robert Sklar. Comme si Paul Warren, du haut de l'édifice, tentait de lutter contre un cinéma envahissant qui nous menace, ou encore, joyeuse ambiguïté, voue-t-il au cinéma américain la même fascination que King Kong pour Fay Wray.

Paul Warren est professeur de cinéma depuis plus de 20 ans. Il a commencé sa carrière à l'Institut des hautes études cinématographiques du Caire, en Égypte. Il était alors responsable de l'enseignement du documentaire et superviseur des films d'étudiants. Auparavant, il avait enseigné la littérature et dirigé un ciné-club au collège français de l'endroit. Il a été cofondateur du ciné-club de Beyrouth (qui est toujours en activité, me souligne-t-il), et a acquis sa spécialisation en cinéma dans un établissement de Pennsylvanie. Après quatre ans d'enseignement du cinéma en Égypte, il a été engagé par l'université Laval comme professeur de cinéma. Il est revenu au Québec depuis 16 ans, a réalisé sept documentaires et rédigé plus de 150 articles divers, sans compter de multiples conférences qu'il a prononcées au Canada et en Europe.

Certains de ses étudiants le considèrent comme un espèce de « gourou », un mentor qui livre ouvertement sa passion pour le cinéma, les entraînant vers une vision globale de celui-ci et développant chez quelques-uns le goût des études cinématographiques et l'envie d'en faire leur principal champ d'intérêt. C'est donc auprès de ce King Kong qu'on a tenté de saisir ce que serait, selon lui, le professeur de cinéma idéal. Il insiste cependant pour dire avec humilité que c'est ce à quoi il tend, sans pouvoir toujours y parvenir.

Fidèle à sa réputation, Paul Warren aborde la question de front. Le sujet de cette enquête lui étant familier, de par sa vaste expérience et sa constante remise en question, il répond à mes questions par l'analyse du rôle du professeur de cinéma qu'il a déjà développée par écrit. Ses notes préliminaires devant lui, il commence son témoignage en affirmant que, pour bien cerner le rôle et les prédispositions de celui qui enseigne le cinéma à l'université, trois caractéristiques doivent tout d'abord être soulignées.

« La première caractéristique du professeur de cinéma c'est qu'il doit être un filmophage. Il faut que cet individu ait une passion, qu'il ait vu énormément de films. Un peu comme faisaient les gens de la Nouvelle Vague, Godard, Rivette, Chabrol et autres. Ils bouffaient du film. Ils considéraient d'ailleurs que la Cinémathèque était leur université. C'est au cinéma que l'on apprend toutes sortes de choses sur la vie, les comportements, les cultures, etc. Il faut avoir une passion du film, c'est fondamental. Mais cela ne suffit pas.

« Il faut également qu'il ait une expertise ailleurs. Pour devenir professeur à l'université, il faut avoir été filmophage tout en ayant acquis une expertise, soit en littérature française, en communication, en histoire de l'art, en musique, etc. Il faut que le professeur soit professionnel dans quelque domaine adjacent. Progressivement, son expertise l'amène irrésistiblement vers le filmique pour que cet amour du film soit géré par une autre passion où il est un expert. Armé de cette expertise, il peut revenir vers le filmique et l'analyser à partir d'autres choses que lui-même. Il ne faut pas que le professeur d'université soit enfermé dans l'écran. Il faut qu'il ait une autre compétence de laquelle il va sortir pour venir vers le film avec un second souffle. J'ai toujours considéré que les meilleurs professeurs de cinéma étaient des gens qui venaient d'ailleurs. Ce sont les gens qui se sont rendu compte que les films qu'ils aimaient beaucoup et qu'ils allaient voir en amateurs

étaient d'une importance capitale. Ils se sont donc convertis. Les meilleurs individus, ce sont les convertis ce sont les plus passionnés. Au fond c'est ce qu'a fait Eisenstein alors qu'il était un passionné du théâtre. Il a dit lui-même : ' Tout à coup le théâtre a éclaté en cinéma. Je ne pouvais plus tenir dans le théâtre '. Toute sa vie ultérieure aura été axée sur le rapport théâtre/cinéma pour installer une dialectique.

« Ce premier type de rapport, ' cinéma combiné à l'expertise dans un autre domaine ', à mon sens, doit se doubler sur un autre type de rapport. L'amour des films doit se transformer en passion pour le cinéma. Du filmique au cinématographique. Progressivement, et là, le professeur de cinéma devient bon, il faut qu'il en arrive à transférer cet amour vers quelque chose de plus vaste. Le filmique le déçoit tout le temps. Les films qu'il adorait autrefois le déçoivent constamment parce qu'il en arrive à enquêter sur le cinéma. Il doit enquêter sur l'art du cinéma, sur les théories du cinéma, sur le phénomène cinématographique. Un peu comme Godard qui en est venu à quitter le filmique pour venir au cinéma. Autrement dit, en venir à avoir une idée prévisionnelle et prospective des films qu'il voit. Il devient presque un idéaliste. Il se dit : où va le cinéma ?, se transforme-t-il ?, etc. Il doit donc être un passionné du cinéma après avoir été un amoureux du film. Il faut que la pulsion-cinéma vienne s'appliquer sur ses visionnements de films ponctuelles. Alors, le professeur devient un chercheur. Il enquête sur l'objet de son amour en le retournant sur tous les sens, sur toutes les facettes, pour en saisir des significations constantes, toujours illuminé par ses idées sur le cinéma. Il en devient théoricien. Il a des idées. Il a réfléchi sur le cinéma comme phénomène de communication, comme phénomène de culture, sur ses rapports avec la réalité, etc. En pénétrant de plus en plus profondément dans la notion de cinéma, il en arrive à décoder de plus en plus pertinemment des films ponctuels sans jamais se faire prendre au piège. Il est, par exemple, capable de situer un film dans l'histoire du cinéma.

« Enfin, il existe un troisième type de rapport qui découle logiquement et idéologiquement des deux premiers. Il faut qu'avec les années, l'individu en question développe une conviction de plus en plus forte que le cinéma est un sismographe particulièrement sensible aux impressions de nos sociétés. Il doit saisir que le film est une fine pellicule où s'impriment et frémissent les tendances artistiques, les idéologies, les idiosyncrasies, les courants de fond,

les comportements des individus, les paroles, les gestes, les regards, les valeurs de toutes les sociétés. Alors qu'on a commencé par le film qui nous amène au cinéma, là, le cinéma nous amène vers la société. C'est une pellicule presque de chair et de sang où on sent palpiter le monde, peu importe qu'il soit québécois, italien, allemand. C'est ce qu'il faut comprendre. Je pense que cela prend quelques années pour en arriver là. Et pour moi, ce n'est pas de la théorie, c'est une conviction. Voilà ce qui montre l'importance du professeur de cinéma.

« J'ajouterais que, dans les sciences humaines aujourd'hui, le professeur de cinéma est le plus important. Évidemment, on ne peut le juger ainsi que si l'on comprend la complexité de ses rapports avec l'objet d'étude. Depuis longtemps on dit que le cinéma, c'est le petit frère pauvre des universités. On a constamment méprisé le cinéma, alors qu'on se rend compte maintenant que c'est sérieux, qu'il est entré par la grande porte à l'université. On s'aperçoit aujourd'hui que le cinéma, c'est la modernité. Voilà ce qui démontre et révèle l'énorme responsabilité du professeur de cinéma, et l'obligation de choisir les professeurs de cinéma parmi les hommes et les femmes qui ont à la fois une vaste et profonde culture et un sens aigu de la responsabilité sociopolitique. »

Le tableau que dresse Paul Warren sur son métier doit être saisi en tenant compte de la dialectique qui l'anime. Les rapports film/cinéma/société sont, selon lui, essentiels pour bien comprendre ce qui doit guider un individu vers ce type d'enseignement. Car, faut-il le préciser, les trois caractéristiques énumérées ici, se précisent de façon progressive, à mesure que sa formation et son expérience se développent. C'est avec les années qu'un professeur de cinéma viendra à saisir ces multiples facettes, à les maîtriser, à les confronter et à préciser son engagement social afin de livrer sa passion à ses étudiants.

Pour s'engager dans cette voie, il faut évidemment un certain nombre de prémisses qui n'ont pas encore été dévoilées jusqu'ici. Alors que je lui faisais remarquer que le portrait du professeur, tel qu'il nous l'a dressé, semblait s'apparenter également à celui du critique, il ajoutait simplement : « Au fond, le professeur de cinéma, c'est un critique. » De plus, puisque notre curiosité nous amène à nous interroger sur les rapports entre la théorie et la pratique (et il y aurait ici matière à débat de fond sur la question), Paul Warren précisait que « le professeur de cinéma doit avoir touché au cinéma. Pas toujours, (il cite ici l'exemple de Bazin et Mitry qui ont aussi enseigné) mais,

idéalement, c'est préférable d'avoir fait des films. Il faut avoir quitté le film, non pas parce qu'on ne réussit pas, mais parce qu'on découvre l'importance du cinéma et qu'on a un certain talent pour le dire, pour l'enseigner. C'est important que le professeur ait une certaine expérience technique pour éviter d'en parler de façon abstraite. Lorsqu'il parle d'un angle de prise de vue, par exemple, il faut qu'il ait lui-même déjà posé la caméra quelque part, qu'il ait arpenté un champ ou dirigé des acteurs, mais pas trop, pour éviter de se prendre au piège de la technique ». C'est-à-dire, assez pour se retirer à temps, pour y avoir réfléchi et être prêt, avec une certaine expérience à l'appui, à en délivrer les secrets. « Il ne faut pas non plus que le professeur de cinéma enseigne parce qu'il n'a pas pu faire de films. Il ne doit pas être un frustré du cinéma, quoique, dans un certain sens, cette frustration est peut-être bonne à un moment donné. Mais c'est complexe. »

La passion chez Paul Warren, c'est aussi celle d'un intellectuel qui ne se contente pas de sa chaire universitaire mais qui agit et parle dans la cité. Fréquemment, des billets, commentaires et réflexions sur divers phénomènes de la société sont publiés dans les journaux sous sa signature. Nous reproduisons ici un de ses textes paru dans le Devoir du 11 septembre 1989 à l'occasion de la rentrée universitaire. N.D.L.R.

Les trois étudiants universitaires

« Cette année encore, le professeur d'université aura affaire à trois types d'étudiants : les autonomes, les volontaires et les arrivistes. Les volontaires forment le gros du peloton, entre 60 % et 70 % des effectifs, grosso modo ; ils sont flanqués, en nombre à peu près égal bon an mal an, des autonomes en amont et des arrivistes en aval.

Les autonomes

Ce sont les vrais universitaires. Ceux qui avaient déjà, dès leur cégep, abandonné le ronronnement des programmes concentrationnaires, qui avaient quitté la discothèque pour accéder à la bibliothèque. Ceux qui collent d'emblée à l'objectif cardinal du premier cycle universitaire : l'autonomisation de l'étudiant.

Ceux-là sont capables de garder la direction à travers l'enchevêtrement des cours. Ils arrivent à surplomber leur champ d'études devenu complexe, pluriel,

segmenté. Ils réussissent à planifier, ordonner, organiser leur travail intellectuel, à élaborer une argumentation cohérente et linguistique articulée à partie de données multiples, de plus en plus hétéroclites et électroniquement codées. Ils ont l'intelligence prospective et prévisionnelle qui leur permet de jouer avec les mots de la langue, de monter et remonter constamment notre *culture en miettes* et en cotes d'écoute.

La fréquentation systématique de la bibliothèque à laquelle ils se sont habitués, en même temps qu'elle leur a révélé les grands maîtres de leur discipline, leur a donné la liberté de vérifier la réelle compétence de leurs professeurs. Bref, ces étudiants-là sont dans la mouvance des études de maîtrise, puisqu'aussi bien ils maîtrisent déjà leur vie universitaire.

Les volontaires

L'activité du professeur la plus constante et la plus pédagogique, mais aussi la moins pondérable et, forcément, la moins célébrée par l'administration, se réalise auprès de ceux et celles qui forment la masse des cours de premier cycle, qui cherche de peine et de misère à s'autonomiser afin d'accéder au statut d'étudiants universitaires.

Travail d'enseignement énorme qui implique une évaluation continue de l'expression étudiante, orale, écrite, artistique, pour que cette expression se personnalise et se stylise, pour qu'elle en arrive à sécréter l'idée principale à même le bric-à-brac de plus en plus éclaté des idées secondaires et contingentes. Un travail primordial et d'une urgence extrême, car il en va de l'avenir de nos sociétés.

Comme l'entrevoyait McLuhan, il y a 25 ans déjà, il faut qu'un nombre croissant de jeunes réussissent (et c'est plus sérieux que de réussir un examen) à établir des rapports de plus en plus nombreux entre les réalités du monde, non seulement qui deviennent de jour en jour plus complexes mais qui se posent désormais tout autour d'eux dans la simultanéité.

C'est l'enseignement — c'est-à-dire ' la transmission d'un ensemble (devenu infiniment riche) de connaissances fondamentales propres à notre civilisation ' (L. Balthazar et J. Bélanger, *L'École détournée*, Boréal, 1989, p. 192) — qui constitue la tâche essentielle du professeur d'université, celle qui lui donne sa raison d'être et qui devrait lui apporter la joie, celle, par conséquent, qui doit déterminer et

orienter sa participation à son département aussi bien que sa recherche.

La véritable clientèle du professeur universitaire c'est celle, ordinaire, régulière, prosaïque, de la grande majorité de ses étudiants et de ses étudiantes, qui sont de bonne volonté mais qui ont besoin d'un enseignement scandé d'évaluations continues pour s'autonomiser.

Les arrivistes

Il y a un troisième type d'étudiants dont il est convenu de ne point parler. Ce sont les arrivistes. Ces arrivistes sont des affairistes. Ils sont déjà en affaires. ' Comme un lierre qui circonviend un tronc ', ils font le tour des professeurs à l'affût du moindre crédit à rafler. Ils manipulent la bonté ou la naïveté de leurs camarades autonomisés ou en voie de l'être. Ce sont des tricheurs congénitaux qui peuvent parfaitement obtenir leur bac sans jamais ouvrir un livre.

Ils sont entrés à l'université pour s'exercer à leur futur métier de profiteurs. Il faut bien que les institutions offrent à chaque génération le loisir de former son quota de salauds. Ces individus, d'ailleurs, ont du flair, ils détectent très vite ceux qui leur enseignent à maîtriser l'imposture. » ■



Jean-Luc Godard, dans son film *Soigne ta droite*